

Laval théologique et philosophique



Denis DIDEROT, *Pensées détachées ou Fragments politiques échappés du portefeuille d'un philosophe*. Textes établis et présentés par Gianluigi Goggi. Postface de Georges Dulac. Paris, Éditions Hermann, 2011, IX-223 p.

Yves Laberge

Volume 68, numéro 1, février 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1010225ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1010225ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laberge, Y. (2012). Compte rendu de [Denis DIDEROT, *Pensées détachées ou Fragments politiques échappés du portefeuille d'un philosophe*. Textes établis et présentés par Gianluigi Goggi. Postface de Georges Dulac. Paris, Éditions Hermann, 2011, IX-223 p.] *Laval théologique et philosophique*, 68(1), 258–260.
<https://doi.org/10.7202/1010225ar>

dermes et les différents acteurs sociaux à partir de 1960 : les Américains, les militaires et la société civile. L'auteur rappelle également les événements essentiels qui ont marqué l'Église et son option préférentielle pour les pauvres : le pontificat de Jean XXIII, le concile Vatican II, les conférences de Medellín et de Puebla qui situent le contexte historique de la *praxis* de libération de M^{gr} Oscar Romero (p. 95).

Après avoir établi le contexte, l'auteur présente dans la deuxième partie le parcours humain et spirituel d'Oscar Romero, ses origines modestes, prêtre à tout faire, vaillant pasteur et ardent défenseur des traditions de l'Église, des valeurs morales et du *statu quo* social, membre de l'Opus Dei dont il reconnaît une « mine de richesse pour l'Église » (p. 115). Mais la force de certains événements, comme les assassinats, la vie simple des paysans et des ouvriers, l'exploitation des pauvres, le conduira finalement à prendre conscience de l'énorme injustice dont est victime son peuple et à se situer devant l'histoire.

Dans la troisième partie qui constitue le cœur de l'ouvrage, l'auteur se concentre sur l'archevêque de San Salvador (1977-1980) prophète et pèlerin au service de son peuple, particulièrement des pauvres. C'est la rencontre de l'histoire d'un peuple avec la destinée d'un homme choisi de Dieu pour exprimer sa volonté. L'auteur s'étend davantage en montrant bien le processus de sa conversion et en reconstituant le contexte sociopolitique tendu de ces trois brèves années. L'action de M^{gr} Oscar Romero au Salvador s'inspire de l'engagement de Jésus-Christ en faveur de l'établissement du Règne de justice. Dans le cas contraire, écrit-il, il s'agirait « d'une trahison à la mission des croyants et des Salvadoriens qui forment une nation sous les auspices du Sauveur de l'humanité » (p. 188). Pour souligner l'engagement et le courage de M^{gr} Oscar Romero, l'auteur analyse avec soin ses lettres pastorales et ses homélies au style et au contenu nouveaux qu'il cite tout au long de l'ouvrage.

Cet ouvrage bien documenté et rédigé dans un style clair, rend hommage à un pasteur hors du commun et rend justice aux nombreuses victimes de l'intolérance politique et des intérêts oligarchiques qui ont dévasté le Salvador. Plus qu'une biographie individuelle, c'est l'histoire d'un peuple confronté aux exigences de survie, l'Église du Salvador au service de l'Évangile et de la libération. M^{gr} Oscar Romero est comme un phare de la conscience universelle, un apôtre de la non-violence et un prophète des temps modernes. Par son discours et sa pratique, il inaugure une manière inédite d'être pasteur en proposant à son peuple une authentique mystique de la solidarité humaine en accord avec le projet de Dieu de construire un monde fraternel.

Job Mwana KITATA
Université Laval, Québec

Denis DIDEROT, **Pensées détachées ou Fragments politiques échappés du portefeuille d'un philosophe**. Textes établis et présentés par Gianluigi Goggi. Postface de Georges Dulac. Paris, Éditions Hermann, 2011, IX-223 p.

Ces « seize fragments » publiés initialement en 1772 ne font pas partie des écrits les plus célèbres de Diderot (1713-1784) ; mais cette nouvelle édition a le double avantage d'offrir pour une rare fois une version intégrale, commentée et mise en contexte. La présentation érudite du professeur Gianluigi Goggi (de l'Université de Pise) couvre la première moitié de cette édition critique (p. 1-108). Elle oppose en certains points la pensée de Jean-Jacques Rousseau et celle de Diderot, notamment à propos de la morale et de son universalité (voir les n. 71 et 72, p. 141). Pour Diderot, la vertu serait fondée sur « la loi éternelle et ineffaçable du juste et de l'injuste » ; cette distinction sera à l'origine de toute la réflexion qui suivra (p. 35). Chaque « fragment politique » y est présenté individuelle-

ment et situé avec précision en fonction du mouvement des idées au siècle des Lumières (voir surtout les p. 25-26, sur le plan de l'ouvrage en six points). Le titre même de *Fragments politiques* avait probablement été choisi par Diderot et ne désignerait pas un texte inachevé, mais plutôt, selon Gianluigi Goggi, « un morceau autonome, conçu séparément, rattaché après coup par le philosophe lui-même à un autre ouvrage et désigné comme fragment de cet ouvrage » (p. 27). Conformément à l'usage de son époque, la référence au « portefeuille d'un philosophe » que l'on trouve dans le titre évoque plutôt un dossier ou un cartable de notes éparses mais cohérentes entre elles, et non un porte-monnaie. En outre, le préfacier réaffirme l'importance de ces écrits méconnus, dont certains des thèmes centraux se retrouveront dans des ouvrages subséquents de l'auteur de ces *Pensées détachées* ; ici, « quelques-unes des idées fondamentales du dernier Diderot prennent corps ou trouvent une expression à peu près définitive (idéal de société moitié sauvage et moitié policée, lutte de l'homme contre la nature et fondement de la morale, critique du modèle chinois des physiocrates, etc.) » (p. 24).

Dans cette édition exhaustive, les seize fragments rédigés par Diderot totalisent à peine 65 pages (p. 111-175). Après avoir pris connaissance de divers récits de voyageurs de son temps vers le nouveau continent américain et en Extrême-Orient, Diderot médite sur la morale universelle, en tentant de distinguer « les sociétés sauvages » des « sociétés policées » (p. 111). Autrement dit, est-ce que ces modes de vie, totalement inconnus des Européens, risquent de remettre en question les fondements de la morale de son époque ? Plusieurs exemples, de la Hollande à la Suède, de la Chine aux Amériques, servent de points de départ. Ainsi, au fragment VIII, le philosophe s'étonne des bouleversements apportés par la découverte des mœurs inconnues venues des Amériques : « Trois siècles de découvertes successives fournissent de nouveaux sujets à notre surprise, de nouveaux aliments à notre curiosité, et ouvrent un vaste champ à nos conjectures » (p. 126). Mais pourtant, Diderot n'espère pratiquement rien de ces nouvelles relations internationales et de tant de nouveaux produits exotiques importés des Amériques ; il doute de la supériorité du commerce purement mercantile sur les dimensions qu'il estime le plus, à savoir les idées et les choses de l'esprit : « Qu'est-ce qu'il y a dans ces objets qui puisse échauffer les âmes, les élever, y produire l'enthousiasme ? » (p. 129). Dans un autre ordre d'idées, le dixième fragment tente d'expliquer les causes qui inciteraient certains Autochtones d'Amérique latine à l'homosexualité. Sans parvenir entièrement à épuiser le sujet et tout en tentant d'évacuer la dimension morale, Diderot conclut sa réflexion sur une question : « D'ailleurs ces chasses qui séparaient quelquefois pendant des mois entiers l'homme de la femme, ne tendaient-elles pas à rapprocher l'homme de l'homme ? » (p. 138).

Contre toute attente, Diderot mentionne le Canada à titre d'exemple dans le onzième fragment consacré au cannibalisme. À propos des Autochtones des forêts du Canada, Diderot écrivait : « S'il est jamais possible d'examiner ceux d'entre les sauvages (sic) qui se livrent à l'anthropophagie, je ne doute point qu'on ne les trouve faibles, lâches, paresseux, dominés par des vices de nos assassins et de nos mendiants » (p. 140). En revanche, pour montrer comment les Européens peuvent parfois s'abaisser et agir comme des barbares s'ils ne se sentent plus soumis aux lois, Diderot déplore au neuvième fragment « les cruautés exercées par les Espagnols en Amérique », invoquant pour expliquer ces horreurs l'ethnocentrisme des conquérants et l'apparente liberté de ces explorateurs éloignés de l'Europe et de ses règles morales :

Est-ce la soif de l'or, le fanatisme, le mépris pour des mœurs simples, ou est-ce la férocité naturelle de l'homme renaissant dans des contrées éloignées où elle n'était enchaînée ni par la frayeur des châtiments, ni par aucune sorte de honte, ni par la présence de témoins policés, qui dérobaient aux yeux des Européens l'image d'une organisation semblable à la leur, base primitive

de la morale, et qui les portait sans remords à traiter leurs frères nouvellement découverts comme ils traitaient les bêtes sauvages de leur pays ? (p. 135).

On peut prévoir la réédition prochaine de plusieurs ouvrages consacrés à Diderot, à la veille des célébrations de son tricentenaire, en 2013. Mais en dépit de leur intérêt indéniable du point de vue historique et philosophique, ces *Pensées détachées ou Fragments politiques échappés du portefeuille d'un philosophe* ne constituent pas pour autant l'initiation la plus éloquente à l'œuvre immense de Diderot ; toutefois, cette édition critique parviendra à situer sa pensée au lecteur non initié. Cet ouvrage rare profitera particulièrement aux chercheurs en épistémologie, en histoires des idées, en anthropologie philosophique, en études atlantiques (*Atlantic Studies*).

Yves LABERGE
Université Laval, Québec

Jean-Michel SALANSKIS, **Derrida**. Paris, Les Belles Lettres (coll. « Figures du savoir »), 2010, 172 p.

Le corpus derridien a de quoi dérouter : constitué de dizaines d'ouvrages, d'articles et de conférences, il s'exprime dans un langage technique qui donne vite à penser qu'il appelle une mise en lumière². En rédigeant son dernier volume, tout entier voué à Derrida, Jean-Michel Salanskis s'est gardé de commettre une erreur encore par trop répandue : il n'a pas employé ce langage sans s'aviser de le rendre plus clair. Le résultat qu'il nous offre ici remplit fort bien sa promesse. Loin d'exposer sans filtre³ une pensée dont auraient fait leurs délices certains soixante-huitards, plus admiratifs devant l'insolite qu'amoureux de la clarté, il a voulu « rendre Derrida lisible, utilisable, discutabile, y compris par ceux qui ne détiennent pas d'emblée l'ensemble des clefs culturelles qu'on peut croire pour cela nécessaires » (p. 17). À quoi s'est donc attelé Salanskis pour se démarquer des autres interprètes, ajouter aux commentaires existants⁴ et rendre le sien propre digne d'intérêt, profitable aux spécialistes comme aux non-initiés ? Il a serré de près les lignes de force de l'œuvre derridienne afin d'y jeter, tour à tour, trois éclairages de taille.

Le premier de ces éclairages se concentre essentiellement sur la « pensée centrale » de Derrida, c'est-à-dire sur le pan de sa philosophie qui « surgit à la fin des années soixante » et rend son auteur « immédiatement célèbre » (p. 19). Cette pensée est le fond sur lequel s'édifient les concepts de « différance, de [...] trace, d[e] supplément [et de] déconstruction comme mise en échec de la métaphysique de la présence » (p. 19). Chacun à sa manière, par certains côtés, Lévinas, Saussure et Heidegger avaient anticipé cette philosophie atypique ; mais ce n'est qu'avec la publication en 1967 de trois ouvrages phares qu'on la verra synthétisée par Derrida lui-même : *De la grammatologie*, *L'écriture et la différence* et *La voix et le phénomène*. Sans s'interdire de faire référence aux travaux plus tardifs de l'auteur, Salanskis puisera donc à flots dans ces œuvres pour formuler son commentaire. Clarté, concision et rigueur : les qualités se conjuguent pour faire de ce chapitre une véritable réussite. En particulier, l'interprète a soin d'expliquer que la différance est avant tout un concept sémantique et (p. 25) et qu'il est largement redevable d'une leçon de Ferdinand de Saus-

2. Voir notamment, en réponse à ce besoin d'éclaircissement, Charles RAMOND, *Le vocabulaire de Jacques Derrida*, Paris, Ellipses, 2001.

3. Un filtre qui écarte l'inessentiel, élimine les impuretés et fait voir avec acuité.

4. Voir par exemple Olivier DEKENS, *Derrida. Pas à pas*, Paris, Ellipses, 2008 ; Marc GOLDSCHMIDT, *Jacques Derrida, une introduction*, Paris, Pocket La Découverte, 2003 ; Charles RAMOND, dir., *Derrida : la déconstruction*, Paris, PUF, 2005 ; Fred POCHÉ, *Penser avec Jacques Derrida. Comprendre la déconstruction*, Lyon, Chronique Sociale, 2007.